BX
1419
R4
v. 27
no 6

XXVIIe Année JUIN 1921

REVUE DOMINICAINE

Directeur : R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P.

SOMMAIRE

R. P. CESLAS FOREST, O.P. — SPIRITISME SANS ESPRITS
R.P. GONZALVE PROULX, O.P.— LA TRANSCENDANCE DE L'EGLISE — Victoires de l'Eglise catholique
R.P. P.-M. GAUDRAULT, O. P. — L'AMITIE D'APRES ARISTOTE ET S. THOMAS
FRA DOMENICO — CHRONIQUE — Encore le thomisme chez les laïcs— Un Congrès féminin — Dans l'Ordre

---

ABONNEMENTS

CANADA : $1.00 | ETRANGER : $1.25

Avec le "ROSAIRE POUR TOUS" 25 sous en plus par année

ADMINISTRATION

LE ROSAIRE SAINT-HYACINTHE CANADA.

Devant paraître en juillet prochain :

"Le culte de sainte Anne en Occident"

Seconde période [de 1400, (environ) à 1900], par le R. P. CHARLAND, O. P. Volume grand in-8° de 525 pages (au moins) en 9 et 8 points, équivalant à 2 in-8° ordinaires. Prix de souscription jusqu'au 26 juillet: $2.50, franc de port; plus élevé ensuite.

S'adresser à l'auteur: 329, Grande Allée, Québec.

"Les bontés de Marie"

Récits d'un missionnaire dominicain et d'un apôtre de la Sainte Vierge, par le R. P. COUTURE, O. P.

Volume grand in 8° de 300 pages, imprimé sur papier "antique", et orné de 30 gravures-titres par A. Bourgeois. Imprimerie du "Messager", rue Bordeaux, Montréal. Commandes reçues dans nos maisons dominicaines et dans les principales librairies, au prix de 75 sous l'unité, et de 60 sous par quantité de cinq ou plus. Port non compris.

PRIX D'HONNEUR

Prix d'honneur *à bon marché*, il importe de le dire. De l'avis des connaisseurs, le *BEAUHARNOIS* du R. P. LEDUC, O. P., mis en vente au prix de trois dollars—grâce aux libéralités qui en favorisèrent la publication—en vaut pour le moins *dix*. C'est un prix d'honneur à distribuer dans n'importe quelle maison d'éducation, car il offre beaucoup mieux qu'un intérêt local. Par la haute conception qui le domine, il devrait tisonner dans les coeurs la flamme patriotique et religieuse. Par une sévère méthode d'exposition et de recherche, il peut orienter les débutants dans le genre monographie, réputé nécessaire aux grandes constructions historiques. Enfin, par le choix et la réussite des gravures et la brillantes netteté du texte, il sera un compagnon distrayant pour l'écolier ou l'écolière en vacances, un ornement sur sa table, un plaisir devant ses yeux.

En vente chez l'auteur, 95, Ave. Empress, Ottawa, Ont.

L'école Commerciale Lalime Limitée.

Est maintenant à LYSTER. P.Q.

CETTE FAMEUSE MAISON D'EDUCATION

autrefois de St-Hyacinthe
a été transportée à Lyster—site extrêmement plus avantageux—et dans un local idéalement aménagé pour le confort des élèves.

L'Ecole Commerciale Pratique Lalime qui peut maintenant recevoir un plus grand nombre d'élèves est toujours sous le contrôle et l'habile direction de son fondateur lui-même, M. B. LALIME.

Les Cours sont commencés depuis le 15 Juillet.

mais les élèves peuvent s'inscrire à n'importe quelle date avec autant d'avantages.

Demandez notre Prospectus.

Banque d'Hochelaga

Siège Social, MONTREAL.

Capital autorisé : $10,000,000.

Capital versé et réserve : $8,000,000.

Total de l'Actif, au-delà de $75,000,000.

INTERET ALLOUE SUR DEPOTS D'EPARGNE

Emet des lettres de Crédit circulaires et mandats pour voyageurs, payables dans toutes les parties du monde.

Affaires de Banque en général

A. C. CRÉPEAU, Gérant.

Succursale de St-Hyacinthe.

A. BLONDIN & Cie,

Plombiers-Sanitaires

Fournaises à l'Eau Chaude et à la Vapeur, Gaz Bains, Water-Closets, etc., etc.

SPECIALITES :

Eglises, Presbytères et Communautés Religieuses

Pratiquez l'Economie

systématiquement : c'est la meilleure manière d'accumuler un petit capital.— Pour cela, ouvrez un compte d'épargne à

La Banque Nationale

Siège Social : Québec *Fondée en 1860*

La plus vieille Banque Canadienne-Française, 325 succursales et agences au Canada. Actif: plus de $72,000,000. Correspondants dans le monde entier.

P. A. LABADIE, GERANT,

St-Hyacinthe, P. Q.

LAFRANCE & SYLVESTRE,

Négociants et Importateurs

Sucreries, - Tabacs, - Papeteries

[EN GROS]

120 ST-ANTOINE, ST-HYACINTHE, P.Q.

TEL. BELL 271

PHARMACIE ST-HYACINTHE

PLACE DU MARCHE, EN FACE DE L'HOTEL-DE-VILLE

165 RUE CASCADES

Drogues et médecines de première qualité.—*SPECIALITE*: LES PRESCRIPTIONS—Articles de toilette.—Bonbons, Parfums, etc.—Seul endroit où l'on peut se procurer les fameux remèdes "REXALL". — *Nos articles de caoutchouc sont reconnus supérieurs.*—AGENCES: Articles de photographie, le Kodak EASTMAN

J. H. E. BRODEUR, - PROPRIETAIRE

MEDAILLES ET INSIGNES

DE TOUTES SORTES ET POUR TOUTES OCCASIONS

La Maison la plus importante au Canada
pour ce genre d'ouvrage . . . . . .
Catalogues gratis sur demande

CARON FRERES, EDIFICE CARON 233-239 RUE BLEURY **Montréal**

SERVICE SPÉCIAL AUX CMOMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Notre voyageur qui visite spécialement les communautés religieuses se fera un plaisir de se rendre chez vous sur demande

NOTRE VIN DE MESSE " PUREZA "

Approuvé par Mgr. L'archevêque de Montréal

DEFIENT LA CONCURENCE. Un échantillon vous convaicra

LAPORTE, MARTIN LIMITEE, **Fpiciers en Gros**

584 Rue SAINT-PAUL OUEST, MONTREAL

DESMARAIS & ROBITAILLE,

LIMITEE

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'ORNEMENTS D'EGLISE

Statues, et articles religieux, vins de Messe, Huile 8 jours "Nice", Cierges, etc.

31 et 33 Notre-Dame Ouest, MONTREAL

Tel. Bell 6707-6708 Appel du soir : Westmount 5292

I. L. LAFLEUR, Limitée

IMPORTATEUR DE

Ferronneries, Métaux, Ciments, Chaux, Sable, Huiles, Vitres, Bois, Charbon, Glace, etc.

Seul représentant pour la Province de Québec
Engins à Gasoline "Ferro", Bateaux en acier "Mullin"

362-366 Notre-Dame Ouest - - - 43-47 Dupré.

MONTREAL.

BLOC BALMORAL

HARNAIS, SELLES, COUVERTES A CHEVAUX, VALISES, MALLES, SACS DE VOYAGE. - - - -

LAMONTAGNE LIMITEE
RUE NOTRE-DAME OUEST
MONTREAL.

THÉS CAFÉS CACAO

NOS EPICES

Nos Gelées et nos Essences

Sont Hygiéniques et pleines de saveur

J. A. SIMARD & CIE.

5-7 rue St-Paul Est, Montréal
MONTREAL ET NEW-YORK
TEL. MAIN 103

L. Chaput, Fils & Cie, Limitée.

NÉGOCIANTS EN VINS.
IMPORTATEURS DE THÉS, CAFÉS, ÉPICES, ETC.

Nous avons un assortiment considérable de

VIN DE MESSE
Tarragone et Sicile.

Nous faisons aussi une spécialité des

HUILES D'OLIVES

Françaises et Italiennes, garanties strictement pures.

Demandez nos prix . . . . Ils vous intéresseront.

FOURNISSEUR DES PRINCIPALES INSTITUTIONS RELIGIEUSES

Téléphone { 743 LaSalle { 1392

J.-G. ADELARD FILION

PHARMACIEN
ET IMPORTATEUR EN GROS DE PRODUITS CHIMIQUES ET PHARMACEUTIQUES

COIN DES RUES FULLUM ET ONTARIO
MONTREAL, P. Q.

PIANOS---GRAPHOPHONES---HARMONIUMS

Les Meilleures Marques à des Prix avantageux

Eveillez le goût de la musique chez les jeunes, avec un instrument chez vous, c'est le moyen le plus efficace de les protéger contre les tentations de rechercher des plaisirs en dehors de la maison -:- -:- -:- -:- -:- -:-

Dans votre intérêt, n'achetez pas ailleurs avant de vous assurer que nous ne pouvons pas vous donner satisfaction.

Demandez notre

Catalogue Spécial d'Instruments de Musique

afin de vous mettre en mesure de faire un choix judicieux.

Si vous le pouvez, ne manquez pas de visiter nos salons de musique à **Québec, Montréal ou Sherbrooke** -:-

P. T. LEGARÉ, LIMITEE

239, rue St-Joseph — 180, rue Amherst — 20N, rue Wellington

QUÉBEC MONTREAL SHERBROOKE

TEL MAIN 7767

Librairie Notre-Dame

MESDEMOISELLES MIGNAULT, props.)

Papeterie, Reliure, Impressions

28, Rue Notre-Dame Ouest,

MONTREAL, Que.

TELEPHONE R. 1350

JOSEPH COTE & FILS

AGENTS D'ASSURANCE

Contre le feu, la vie, accidents, grandes vitres, automobiles, etc.

120 rue Clarence - - - Ottawa

SPIRITISME SANS ESPRITS (1)

Au mois de décembre 1847, une famille américaine appartenant à l'église méthodiste, venait s'installer au village de Hydesville. Elle se composait de M. John Fox, de sa femme et de leurs trois filles dont l'avant-dernière, Marguerite, avait quinze ans et la dernière, Catherine, douze ans. Peu de jours après leur installation voici que tout-à-coup les murs, les plafonds commencent à retentir de bruits singuliers. Une main invisible bouscule les meubles, renverse les chaises et décroche les tableaux. On avait cru d'abord à une grosse farce des voisins, mais on finit par vérifier qu'il n'en était rien et qu'on avait réellement affaire à un esprit que les fillettes appelèrent Pied-Fourchu. Un soir, la petite Catherine imagina de poser des questions à Pied-Fourchu, et, à sa grande surprise, il lui répondit chaque fois par des coups frappés dans la muraille. Le spiritisme moderne qui a tant fait tourner les tables et les têtes était né. Tout le monde en Amérique aussi bien qu'en Europe s'éprit de cette chose nouvelle, si nouvelle que onze cents ans avant Jésus-Christ on avait vu Saül se rendre chez une sorcière, faire évoquer devant lui l'ombre de Samuel et s'entretenir longuement avec elle.

Pour le plus grand nombre, le spiritisme est une expérience dangereuse que l'Eglise interdit (2) et que les médecins condamnent (3). Pour les autres, il est une religion qui a ses prêtres, ses dogmes et ses mystères. C'est à ce dernier point de vue que le spiritisme

(1) "Spiritisme sans esprits", c'est le titre de l'un des chapitres du livre récemment paru du Père Mainage, O.P.: *La religion spirite*. Paris, 1921, dont nous parlerons plus longuement dans un second article.

(2) Décret du Saint-Office, 24 avril 1917.

(3) Le Docteur Carrington écrivait dernièrement: "Je ne doute pas que des centaines de personnes perdent la raison tous les ans, au moyen de la planchette. *Ecclesiastical Review*, vol. 59, p. 475.

nous intéresse. Et comme la religion spirite se fonde uniquement sur les relations avec les esprits d'outre-tombe, ce sont ces relations que nous allons discuter.

Médecins ou théologiens sont loin de s'entendre sur le caractère naturel ou surnaturel du spiritisme. Nous montrerons plus tard qu'une assez bonne partie des faits spirites doivent être mis sur le compte de la supercherie et de l'habileté des médiums. Mais, une fois ce partage fait, nous nous trouvons en présence de tout un groupe de phénomènes mystérieux et bien caractérisés. Les spirites les attribuent aux âmes des défunts, certains catholiques aux démons, d'autres à des forces encore mal définies de la nature.

Pour les catholiques — et c'est pour eux seuls que nous écrivons — il ne peut être question des âmes des défunts, ni des anges. Il ne reste donc plus qu'à déterminer si le spiritisme est naturel ou diabolique.

C'est un point où la prudence la plus élémentaire doit nous mettre en garde contre les jugements précipités. Avant surtout de recourir à l'intervention du démon, il faudrait que nous fussions bien certains que les forces encore si mal connues de la nature ne pourront jamais nous donner de la plupart de ces faits une explication satisfaisante. Quant à nous, nous pensons que, certains faits exceptionnels étant mis à part, on peut dès maintenant, avec assez de probabilité, rattacher l'ensemble des phénomènes spirites à des causes naturelles dont la nature nous échappe encore, mais dont l'existence ne semble pas devoir être mise en doute. C'est ce que nous ferons prochainement. En tout cas, nous croyons que c'est de ce côté que doivent se porter nos investigations, et c'est ce que nous allons essayer de montrer dans les pages qui vont suivre.

1° *L'Eglise et le surnaturel.*

A l'heure actuelle, il est incontestable que le plus grand nombre parmi les spirites aussi bien que parmi les catholiques, attribuent aux faits du spiritisme une origine surnaturelle. Pour les spirites, cela se comprend; la vogue du spiritisme repose sur cette croyance. Pour les catholiques, cela se comprend aussi. On ra-

conte que certaines peuplades sauvages, ignorant comment les feuilles pouvaient repousser sur les branches que l'hiver avait dépouillées, disaient que c'était le grand manitou qui venait les coller au printemps. Nous raisonnons tous un peu comme les sauvages. En face d'un prodige dont l'origine nous échappe, notre premier mouvement est de recourir au surnaturel. Les savants, pas plus que les simples, ne sont à l'abri de cette tentation. Je cite un fait entre mille.

Il y a à peine quelques trente ans, bon nombre de savants catholiques raisonnaient comme ceci: Sachant que rien n'arrive sans causes proportionnées et n'en trouvant point à l'hypnose ni dans la physiologie, ni dans toute la nature, il faut tenir qu'elle est extraphysiologique et préternaturelle. Un peu plus de dix ans après, un éminent théologien (1), mettant à profit sa *philosophie* scolastique et les expériences nombreuses, absolument concluantes de la science, n'avait pas de peine à démontrer que la suggestion suffisait à elle seule à expliquer l'ensemble des phénomènes merveilleux de l'hypnose. Depuis lors le débat est clos et la cause entendue.

Ce fait n'est malheureusement par un fait rare. Tous les jours la science découvre dans l'univers des forces cachées, mystérieuses, inconnues jusque là. Et, malgré cela, il suffit que nous nous trouvions en face d'un fait dont nous ne connaissons pas l'origine pour que la tentation nous vienne de lui en donner une surnaturelle. On en arrive même, en certains milieux, à voir d'un mauvais oeil ceux qui cherchent loyalement une explication naturelle à tout ce merveilleux qui remplit le monde. Pour un grand nombre, une chose merveilleuse est une chose sacrée, et il n'est plus permis de l'étudier de près.

Et pourtant rien n'est plus contraire à l'enseignement et à la pratique de l'Eglise. Le fait suivant va nous le montrer. "Pendant que la Congrégation des Rites instruisait la cause de S. François Régis, un noble anglican vint visiter l'un des prélats qui s'occupait de

(1) Le R. P. Coconnier, O.P., dans son volume: L'hypnotisme franc.

la procédure. Celui-ci communiqua à son visiteur quelques-uns des procès verbaux qui relataient certains prodiges obtenus, disait-on, par l'intercession du serviteur de Dieu. L'anglican les ayant lus avec intérêt, les rapporta au prêteur en disait: "Voilà des preuves "indiscutables en faveur des miracles. Si tout ce qu'en-"seigne l'Eglise romaine était aussi bien établi, nous ne "ferions pas difficultés de l'admettre." — "Eh bien! ré-"pliqua le prélat, sachez que de tous ces miracles qui "vous semblent si avérés, aucun n'a été agréé par la "Congrégation des Rites, faute de preuve suffisante."(1)

Si l'Eglise use d'une telle réserve lorsqu'il s'agit de miracles, de visions, d'extases, si ses théologiens enseignent à l'unanimité qu'il faut épuiser toutes les explications naturelles avant de recourir à une explication surnaturelle, ne convient-il pas que nous montrions la même prudence lorsqu'il s'agit de faits bizarres, étrangers à nos croyances et en relation étroite avec une foule de phénomènes naturels? Serait-il même sage de les classer parmi les faits surnaturels, pour cette seule raison que les causes auxquelles on les rattache ne nous paraissent pas les expliquer suffisamment? S'il est hors de doute, pour les savants dignes de ce nom, que la science n'aura jamais raison du surnaturel, il n'en est pas moins vrai qu'elle a plus d'une fois déplacé la ligne où quelques-uns d'entre nous s'étaient trop hâtés de le faire commencer.

Or ceci fait plus de mal qu'on ne le croit d'ordinaire. Les gens simples ne mettent pas entre les différentes espèces de surnaturel les distinctions que nous mettons. Et chaque fois que la science explique une chose que nous avions témérairement décrétée inexplicable, c'est un peu de leur foi au surnaturel qui s'en va. Et si la chose se répétait souvent ils en arriveraient à penser que tout ce qui est encore inexplicable s'expliquera un jour. Si nous voulons que les fidèles ne haussent pas les épaules lorsque nous leur parlons des vraies manifestations surnaturelles qui se produisent sans cesse dans le monde, imitons la prudente ré-

(1) Gaston Sortais: La Providence et le miracle, p. 98.

serve de l'Eglise et faisons en sorte que nos jugements ne soient jamais réformés.

Sans doute, si nous étions à court d'arguments ou de faits en faveur du surnaturel, nous serions excusables en partie de saisir au passage tout ce qui en a l'apparence. Mais ce n'est pas notre cas. Ainsi, quel besoin avons-nous du spiritisme pour prouver l'intervention visible du démon dans le monde? Laissons donc les savants chercher, en toute liberté, l'origine de ces faits merveilleux. Quant à nous, réservons notre jugement. Notre croyance au surnaturel n'a rien à gagner à s'appuyer sur ces phénomènes où la supercherie, le charlatanisme, des forces mystérieuses, se mêlent, s'enchevêtrent sans qu'il soit encore possible de les distinguer nettement et partant de les étudier sérieusement.

2° *Spiritisme et satanisme.*

S'il est prudent de réserver notre jugement sur l'origine des phénomènes spirites, il ne nous est pas interdit d'indiquer de quel côté nous pensons que nos recherches doivent s'orienter. Or, en supposant même—ce qui n'est pas le cas, comme nous le montrerons dans un autre article—qu'on ne pourrait encore donner du spiritisme aucune explication scientifique, je serais plutôt porté à penser que son origine est naturelle; et cela, pour plusieurs raisons.

*
* *

D'abord, les faits spirites ne sont pas des faits isolés. Ils sont en parenté étroite avec d'autres faits connus. Le Père Ventura écrivait vers 1860: "Magie, mesmérisme, magnétisme, somnambulisme, spiritisme, hypnotisme... ne sont que satanisme." (1) Personne ne l'écrirait plus aujourd'hui; mais cela montre bien l'étroite relation qu'il y a entre tous ces groupes de faits merveilleux. Or parmi ces faits il y en a que tout le

(1) Lettre adressée à l'auteur de La Magie au XIXe siècle, le chevalier Gougenot des Mousseaux.

monde aujourd'hui regarde comme naturels. N'est ce pas déjà une présomption en faveur des autres?

Voici une phrase de William James qui mérite d'être méditée: (1) "Tout autour des résultats acquis et réguliers de chaque science, l'on voit toujours flotter comme un nuage de poussière où s'abritent les observations exceptionnelles, les mêmes événements irréguliers ou rares qui est plus aisé d'ignorer que d'accueillir. L'idéal de chaque science consisterait en un système de vérités clos et complet... Par suite, un phénomène qui échappe à cette classification est considéré comme une absurdité paradoxale et tenu pour faux"... Chez nous, on le regarde comme diabolique.

Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, l'hypnotisme — ce que le Père Coconnier appelait l'hypnotisme franc — forme un système clos et complet: c'est le noyau condensé de la nébuleuse. Mais la matière éparse flotte tout autour: ce sont ce qu'on appelle les faits merveilleux de l'hypnotisme, faits que l'on n'a pas encore réussi à rattacher à l'hypnotisme lui-même, faits en parenté étroite avec les faits spirites. Le plus grand nombre les nient, quelques-uns les regardent comme diaboliques, d'autres les étudient: ce sont ces derniers qui ont raison. Il y a certainement en nous et autour de nous des forces mystérieuses que nous ignorons encore; pourquoi ces phénomènes-là n'en seraient-ils pas la manifestation ? Les sciences psychiques ne sont qu'à leur berceau, elles avancent avec lenteur, en butte aux supercheries, travaillant sur des sujets d'exception, pourquoi exiger qu'elles aient déjà tout expliqué ? Puisons au contraire dans leurs découvertes passées l'espoir de découvertes futures.

*
* *

Voici un second indice — celui-là d'ordre théologique — du caractère naturel des phénomènes spirites.

Il est certain que les esprits célestes font partie du gouvernement divin de l'univers. Seulement, le rôle qui leur a été assigné par Dieu est un rôle invisible.

(1) La volonté de croire, ch. X.

Leur intervention sensible au contraire ne fait pas partie de l'ordre de la nature. Elle est le plus souvent même une dérogation à ses lois. Qu'une table se soulève sous la poussée d'une force suprasensible il y a là une dérogation surnaturelle à la loi de la pesanteur. Or, avant le spiritisme au moins, des faits de cette sorte ont toujours été des faits rares, exceptionnels. Faut-il donc croire que Dieu a voulu que les dérogations à l'ordre que sa sagesse a établi devinssent des faits courants, ordinaires, à la merci du caprice des médiums? Faut-il croire que certains hommes disposent tellement des forces supra-sensible qu'ils puissent les utiliser à volonté? Ce n'est pas absolument impossible, mais cela me semble bien peu probable.

Ce qui devrait, en tout cas, nous mettre sur nos gardes, c'est que les conditions que l'on requiert pour un bon médium ne sont ni des conditions morales, ni des conditions religieuses, mais uniquement des conditions physiologiques, pathologiques. De plus, on sait qu'il faut aux médiums un long entraînement pour produire des effets vraiment merveilleux. Conditions pathologiques, entraînement, voilà des causes bien naturelles qui n'ont rien à voir avec le satanisme.

Encore une fois, dans toutes ces choses, nous n'avons pas la prétention de voir des preuves; mais nous y voyons des indices et c'est tout ce que nous voulions prouver aujourd'hui.

*
* *

Je termine par l'aveu d'un des médiums les plus célèbres, Daniel Douglas Home. Voici la confidence qu'il faisait à son ami le docteur Philips Davis: "C'est vrai, après tout, que cette foule d'esprits devant lesquels s'agenouillent les âmes crédules et superstitieuses n'ont jamais existé ! Pour moi, du moins, je ne les ai jamais rencontrés sur mon chemin. Je m'en suis servi pour donner à mes expériences cette apparence de mystère qui, de tout temps, a plu aux masses et surtout aux femmes, mais je n'ai point cru à leur intervention dans les phénomènes que je produisais, et que chacun attri-

buait à des influences d'outre-tombe. Comment pouvais-je y croire? j'ai toujours fait dire aux objets que j'influençais de mon fluide, tout ce qui me plaisait ! Non, un médium ne peut pas croire aux esprits ! C'est même le seul qui n'y puisse jamais croire! Comme l'ancien druide qui se cachait dans un chêne pour faire entendre la voix redoutée de Teutatès, le médium ne peut pas croire à des être qui n'existent que par sa seule volonté." (1)

Nous ferons connaître, dans notre second article, l'effort tenté par la science pour expliquer les phénomènes spirites.

Fr. M.-Ceslas Forest, O.P.
Professeur à l'Université de Montréal.

LA TRANCENDANCE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

II

VICTOIRES DE L'EGLISE CATHOLIQUE

Par sa brillante victoire sur le monde gréco-romain l'Eglise catholique a manifesté une puissance d'expansion extraordinaire et tout à fait supérieure à celle de toute autre société religieuse. A ce point de vue sa transcendance s'impose. Mais cette puissante vitalité a-t-elle été comme celle de toute institution universelle une énergie qui s'affaiblit à mesure que les siècles multiplient les résistances hostiles et travailent à en faire une chose du passé? Ou bien, au contraire, l'histoire des dix-neuf siècles que l'Eglise catholique a traversés donne-t-elle la preuve d'une force de résis-

(1) Dr Philips Davis: La fin du monde des esprits, p. 171.

tance et de conservation qui l'élève au-dessus de toute autre société religieuse et qui par conséquent impose de nouveau sa transcendance? C'est ce que nous voulons montrer.

L'histoire des luttes que l'Eglise catholique a soutenues pour conserver son caractère propre de société universelle, pour accomplir sa mission doctrinale et pour maintenir la forme de son gouvernement monarchique et ses droits de société parfaite, est presque toute son histoire. Combattre et vaincre ses ennemis fut sa vie même. Exister encore et continuer d'être en tout point la société qu'elle devait être, c'est un fait unique dans l'histoire des sociétés religieuses. Elle a connu tous les périls et livré tous les combats. Et d'abord les luttes qu'on peut appeler diplomatiques, pour ne pas se laisser inféoder à aucune nationalité et à aucune civilisation. Dans cette résistance passive entre la force ambiante elle a montré une sagesse et une souplesse qui fait l'admiration des historiens et qui fait écrire à un protestant comme Harnack, "que cette Eglise possède une faculté unique de s'adapter au cours historique de choses."[1] Sans la protection de Dieu qui a institué son Eglise pour tous les hommes, sans distinction de juifs ou de gentils, de romains ou de barbares, il est assez difficile d'expliquer cette sagesse étonnante.

En ce genre de lutte il y eut, au tout commencement, le *péril juif*. L'Eglise du Christ devait-elle rester le privilège d'Iraël et devait-on se faire juif pour devenir chrétien ? Il n'est pas nécessaire, comme l'a fait une école célèbre, de mobiliser tous les textes du Nouveau Testament en deux corps d'armée, pour affirmer l'existence de deux courants d'opinion sur ce point, l'opinion particulariste et l'opinion universaliste. L'Eglise primitive connut là un premier danger, et Dieu envoya une vision à saint Pierre pour lui faire connaître la direction à suivre.

Après le *péril juif* il y eut le *péril romain*. Quand l'Eglise fut reconnue comme une institution digne de vivre, et quand les empereurs lui eurent assuré le triom-

(1) Essence du Christianisme, p. 159-160.

phe définitif, elle vécut de la vie romaine et profita de cette puissante civilisation. Mais bientôt se pose un problème: faut-il être romain pour devenir chrétien ? Pour tout le reste, pour être citoyen, pour être propriétaire, il faut être romain: en sera-t-il de même pour la religion ? Une identification avec l'empire eût conduit à cette exagération, à mettre la question nationale au-dessus de la question religieuse comme il est arrivé à l'église celtique de la Grande-Bretagne au VIIIième siècle. Mais la sagesse des chefs élève la mission de l'Eglise au-dessus des exigences du patriotisme romain. Le monde barbare pourra venir à elle ou plutôt elle ira à lui et le convertira à la foi du Christ sans que la question d'origine puisse faire obstacle.

Plus tard, quand se forment les différentes nationalités, l'Eglise semblait attachée à la conception du régime féodal. Le Saint Empire avec ses chefs puissants était une grande force pour l'Eglise, mais c'eût été une faute de ne pas reconnaître le régime des Etats monarchiques, et aussi l'Eglise se proclama indépendante des formes de gouvernement. Après les révolutions arrive le régime des républiques et le Pontife Romain demande à ses enfants, de prendre part comme les autres au gouvernement de la nation. Toujours le même principe, l'universalité de sa mission, qui triomphe à toutes les époques et qui lui permet de se placer au-dessus des civilisations, au-dessus ds empires et des formes de gouvernement; toujours la même souplesse d'adaptation qui lui permet d'être fidèle au commandement du fondateur: *docete omnes gentes, praedicate omni creaturae.*

L'Eglise catholique devait à tout prix conserver un caractère de société universelle pour accomplir sa mission doctrinale. Mais parce qu'elle ne fut jamais juive ou romaine, germanique, italienne ou française, est-ce que les générations successives sont venues écouter son enseignement avec l'humble docilité qui prépare l'intelligence, ou plutôt est-ce que l'orgueil n'a pas cherché sans cesse l'objection et la contradiction, de telle sorte que pour conserver intact le dépôt de la révélation l'E-

glise aît dû reprendre à chaque siècle le combat contre les hérétiques ?

C'est bien ce que nous montre son histoire. "L'histoire de l'Eglise est l'histoire de la vérité," comme l'a dit Pascal, c'est-à-dire le récit des confrontations de l'immuable vérité avec la figure changeante de l'erreur.

A l'origine apparaissent les sectes gnostiques qui prétendent remplacer avantageusement la théologie chrétienne par une philosophie supérieure. L'arianisme vient ensuite attaquer la pierre angulaire de la foi chrétienne, le dogme de la divinité du Verbe. Puis suivant une marche bien logique, l'hérésie s'éloigne en attaquant successivement tous les dogmes fondamentaux.

Nestorius ne s'attaque plus au Verbe dans sa divinité, il l'insulte dans son Incarnation. Il divise le Christ en deux personnes, l'une divine, l'autre humaine; le fils de la Vierge n'est pas le fils de Dieu, c'est un homme qui subsiste à côté d'un Dieu. Eutychès, voyant la doctrine de la dualité condamnée, conclut à la confusion de l'humanité avec la divinité.

Chassée du domaine de l'Incarnation, l'erreur va reparaître plus loin pour jeter son ivraie dans le champ de la grâce et tenter de réduire le don divin qui est le fruit de l'Incarnation. Pélage exaltant la puissance du libre arbitre rendait inutile la vertu de la croix.

Arrivée à ce point la pensée hétérodoxe semble rebrousser chemin vers le mystère de l'Incarnation par le monothélisme et l'adoptianisme. Mais non, ces erreurs ne nient pas la grâce; la première confond dans le Christ les énergies créées avec le principe d'action divin, la seconde croit trouver dans la grâce qui accompagne l'Incarnation le titre d'adoption pour celui qui est par nature le fils de Dieu.

L'erreur, suivant sa marche descendante, pose maintenant sa base d'opération dans le monde visible pour couper aux âmes les communications avec les sources de la vie surnaturelle. Ce fut le schisme, la séparation de l'Eglise d'Orient d'avec le centre d'unité religieuse; ce furent les passions des Vaudois et des Albigeois, ce fut l'orgueil de Wiclef, ce fut le protestantisme. La réforme ne s'attaquait plus à la divinité de Jésus-Christ,

mais à l'autorité de son Vicaire, elle ne niait plus la nécessité de la grâce, mais elle coupait les canaux des sacrements. Le dogme sacrifié elle ruinait la morale avec la théorie de la justification par la foi sans les oeuvres.

L'erreur avait parcouru son cycle. Au XIXième siècle nous la voyons revenir à son point de départ, au naturalisme et au rationalisme; elle tentera ensuite un effort de conciliation entre le rationalisme et la doctrine de l'Eglise, et le libéralisme condamné à son tour, elle donnera rendez-vous à toutes les fausses doctrines dans le modernisme.

Et maintenant, comment l'esprit de vérité a-t-il combattu l'esprit de mensonge ? S'est-il laissé surprendre par la subtilité de l'erreur ou effrayer par le nombre des adhérents ? L'Eglise catholique a-t-elle failli à sa mission doctrinale ? A-t-elle corrigé quelques points de son enseignement déterminés à l'occasion d'une hérésie et souvent en pleine bataille ?

Son histoire nous montre au contraire une doctrine qui se précise graduellement, indiquant selon les exigences de chaque époque le chemin du ciel aux fidèles disciples de Jésus-Christ. Il y a un traité *De vera religione* dans les apologistes chrétiens, depuis Hermas jusqu'à Tertullien. Il suffirait de prendre les pages les plus lumineuses de S. Hilaire, de S. Basile, de S. Ambroise, de S. Athanase pour avoir dans leur intégrité l'exposé des dogmes de la Trinité et de l'Incarnation. S. Augustin explique le dogme de la grâce. La théologie sacramentaire est expliquée sans que les Pères eussent eu le dessein d'en faire un traité spécial. Les premiers conciles et plus tard le concile de Trente précisent et formulent les différents points de doctrine qui ont été combattus. La Syllabus refuse tout compromis avec l'erreur, le concile du Vatican oppose la vérité traditionnelle à l'erreur rationaliste et enfin le décret *Lamentabili* condamne en détail les erreurs des doctrines modernes. L'Eglise a donc toujours projeté sa lumière, et une lumière puissante partout où l'ennemi s'est embusqué pour tromper les âmes et les faire dévier du droit chemin de la vérité, et toujours elle a été écoutée sinon de la totalité, du moins de la grande majorité de

ses enfants. Elle est restée fidèle à sa mission malgré l'attrait d'un idéal plus spirituel proposé par Montant à une époque de grande ferveur, malgré la colère et les menaces de certains empereurs auxquels elle refusait de reconnaître l'invalidité d'une alliance regrettée, malgré l'abandon de ses enfants toutes les fois qu'ils ne voulaient pas se soumettre à son enseignement. Fidèle à sa mission doctrinale, elle a connu toutes les luttes et elle peut montrer autant de victoires.

Un point de sa doctrine, ses droits de société parfaite a été pour elle une occasion de combats particulièrement difficiles.

Pendant plus d'un siècle, à partir de l'Edit de Milan, l'Eglise reçut la faveur des empereurs: exemptions, dotations et protection de toute espèce. Mais l'empire romain, malgré les nobles efforts de quelques empereurs, était resté païen, et l'idée païenne de l'omnipotence du souverain gardait toute son autorité sur les esprits: les empereurs continuaient d'écouter avec satisfaction la parole célèbre: "Vous êtes semblables aux dieux." La notion d'une société spirituelle indépendante de l'empereur et s'administrant elle-même en vertu d'une délégation divine était la plus incompréhensible pour un vrai romain. L'Eglise ne manquait pas une occasion de l'enseigner, mais les souverains l'avaient-ils honorée, protégée et élevée à la dignité d'institution officielle pour être payés par une opposition que jamais ne leur avait faite la religion païenne ? "Ma volonté tient lieu de cause," répondait naïvement Constantin aux évêques qui invoquaient les lois de l'Eglise pour ne pas souscrire à une décision injuste. L'Eglise connut donc à cette époque la persécution de l'asservissement du pouvoir séculier: les dépositions d'évêques, la création du patriarcat et la convocation des conciles était trop souvent l'oeuvre de l'empereur. "L'Eglise ne pouvait accepter une telle servitude," dit un chroniqueur du Vième siècle, et comme pour la justifier il ajoute: "son devoir était de protester." Que pouvait-elle faire de plus à une époque où les empereurs rassemblaient des conciles pour forcer la main des Souverains Pontifes comme il est arrivé à Rimini pour le

pape Libère. L'Eglise avait fait son devoir, Dieu vint à son aide, rendit sa voix plus puissante et ses mains plus libres. Les Barbares en venant tout détruire allaient aussi briser les chaînes qui liaient l'Eglise au pouvoir impérial. Au milieu des ruines de l'édifice impérial, la cité de Dieu surgissait majestueuse et prête à recueillir l'héritage de la cité des hommes. Toutes les misères de la servitude se résumaient dans le règne de Valentinien III, toutes les gloires de l'Eglise resplendissaient dans la personne de Grégoire le Grand, la papauté devenait l'âme de la civilisation et l'arbitre du monde.

Ces années d'indépendance absolue ne furent pas très longues: au règne des barbares succéda l'empire franc. La sainte alliance gratifiait généreusement l'Eglise, mais à certaine condition; il n'y avait guère de dotations considérables sans la réserve du droit de patronage. C'était le germe de la querelle des investitures. L'Eglise n'accepte jamais le principe de la dépendance du pouvoir civil. Les conciles de Clermont, d'Orléans et de Paris travaillent à restituer le choix des évêques à la communauté chrétienne; ils affirment les droits de l'Eglise mais les empereurs s'arrogeaient le droit de confirmer les décisions synodales. Cet état de choses devint plus tard intolérable et c'est alors que Dieu donne à son Eglise le pontife décidé à combattre ouvertement et à frapper le grand coup, Grégoire VII (1073-85). Quelques années plus tard Calixte II n'aura qu'à recueillir les fruits de ces longs travaux à la conclusion du concordat de Worms. L'Eglise rentrait enfin dans ses droits, et cette lutte l'avait préparée pour l'avenir.

Les nationalités naissantes se développent avec les monarchies de plus en plus absolues. Jeunes et vigoureuses, elles s'affirment, elles sont jalouses de leur indépendance. Comment ces rois qui veulent être les maîtres souffriront-ils sur leurs territoires et sur leurs sujets une autorité qui n'émane pas d'eux-mêmes ? Le XIVème siècle est plein de ce conflit qui, trois ans après le jubilé de 1300, apothéose de la papauté, a vu les violences d'Anagni contre Boniface VIII et bientôt le duel

dramatique de Louis de Bavière. Philippe le Bel, coupable d'attentat aux droits de l'Eglise, dénonce bruyamment la doctrine de Boniface VIII. Il prétend faire croire qu'il y a beaucoup d'exagération dans la théorie "des deux glaives, celui qui doit être tiré par l'Eglise et celui qui doit être tiré pour l'Eglise". Il réussit à créer en sa faveur un mouvement d'opinion; mais la bulle *Unam Sanctam* finit par le terrasser. Un peu plus tard Louis de Bavière reprit la lutte et brave les excommunications. Il crut toucher le succès quand lui vint l'idée de créer lui-même un pape. Malheureusement son pape sifflé partout se dépose lui-même et va, la corde au cou, recevoir le pardon du Pape légitime. Empereur d'Allemagne et des Romains, Louis de Bavière reste toujours rebelle, mais il est perpétuellement accablé par la majesté des Pontifes Romains.

La grande crise était traversée, mais les faux principes avaient conservé assez de vie pour pousser de nouvelles tiges. Ce fut le gallicanisme avec ses fameux articles, et le joséphisme avec son droit de *placet*. Obligée de reprendre la lutte pour défendre ses droits de société parfaite, l'Eglise ne craint pas de combattre Louis XIV ni de condamner soit les articles soit les décisions du concile de Pistoie.

Le gallicanisme reparaîtra sous Napoléon I et le libéralisme tentera un compromis entre la doctrine de l'Eglise et celle de Fébronius, compromis qui aurait l'inconvénient grave de changer le gouvernement monarchique de l'Eglise. Quel fut le résultat ? Les manoeuvres de Napoléon ont certainement été une grande épreuve pour l'Eglise, mais leur résultat final a été de donner aux évêques un plus grand pouvoir sur le bas clergé et de rattacher plus étroitement l'épiscopat au Saint-Siège. Par l'acte d'autorité que le Pape dut consentir pour déposséder les anciens évêques, son pouvoir suprême se trouvait reconnu officiellement. Le libéralisme ne fut guère plus heureux dans sa tentative: le Syllabus lui donna le coup de mort ou à peu près.

Dégagée plus tard des étreintes du gallicanisme et de la compromission libérale, l'Eglise peut songer à reprendre son oeuvre de conquête et d'apostolat dans la

société moderne. Elle a fortifié son organisation intérieure, elle a fait reconnaître par toute la catholicité l'autorité de son chef. A l'heure où toutes tes autorités humaines étaient mises en questions et violemment descendues des trônes, il appartient à Pie IX d'affermir à un degré jusque là inconnu l'autorité spirituelle du Pontife Romain. "Dans le cours du XIXième siècle, a écrit M. Seignobos, (1) l'Etat a enlevé à l'Eglise catholique en Europe tout pouvoir matériel. Mais par la concentration effective de toute l'autorité ecclésiastique en la personne du Pape, devenu souverain absolu, par la création dans tous les pays de partis catholiques parlementaires, tous soumis à un centre commun, par l'accroissement du personnel religieux, par l'organisation des écoles, l'Eglise a acquis une puissance sociale et politique certainement supérieure au pouvoir officiel qu'elle a perdu."

Et maintenant quelle société religieuse a fait preuve d'une pareille puissance de conservation ? Laissons de côté les vieilles religions qui n'ont jamais eu de dogmes bien surnaturels et bien définis, et donnons un moment d'attention au protestantisme. Le protestantisme n'a pas eu à s'adapter à différentes civilisations, il n'a pas connu les luttes pour conserver son caractère d'universalité et ses droits de société distincte, puisqu'il a toujours été une religion nationale et une religion d'état. Il aurait eu à lutter pour conserver l'ensemble de ses dogmes fondamentaux. Que nous montre son histoire ? La naissance et l'approbation d'une secte nouvelle toutes les fois qu'un point de doctrine a l'honneur d'être discuté, et de nos jours une déchéance et une ruine doctrinale, une marche précipitée vers le rationalisme.

Les protestants eux-mêmes avouent franchement cette décadence. Il y a quelques années (1905), M. Von Burger, chancelier du Consistoire de Munich, disait: "Le plus triste c'est que les différences de doctrine qui divisaient les protestants d'autrefois paraissent des futilités en comparaison de ce qui sépare à pré-

(1) "Histoire politique de l'Europe", p. 680.

sent les jeunes et les vieux, les libéraux et les conservateurs."(1) Les protestants d'ancienne formation constatent avec tristesse ce fait que depuis l'infiltration de l'erreur libérale et moderniste dans l'histoire et dans l'écriture sainte, la majorité des protestants instruits sont devenus rationalistes.(2) Quant aux autres, qui veulent conserver les antiques croyances, il leur est bien difficile de se préserver de l'ambiance rationaliste et beaucoup de pasteurs encore croyants en sont venus à discuter si vraiment il faut croire et même si le décalogue oblige à quelque chose.(3) Que reste-t-il donc du système protestant ? Rien ou presque rien, au dire de certains auteurs. Les discussions du temps passé l'ont émietté en une infinité de sectes, la bourrasque du modernisme l'a quasi fait sombrer.

Quelle différence entre cette déchéance et la puissance de conservation qu'a toujours manifestée le catholicisme ?

Lorsque le voyageur visite l'hôtel des Invalides, à Paris, il ne peut s'empêcher d'admirer la gloire et la grandeur de la France quand, introduit dans l'une des salles, il peut lire toute son histoire sous les longues files de drapeaux arrachés aux mains des ennemis. De même en lisant le chapitre des combats et des victoires de l'Eglise catholique, il est difficile de ne pas admirer l'habileté de sa tactique et la vigueur des coups portés, la force de résistance et la victoire finale dans tous ces combats.

Et s'il vient à l'idée de comparer sur ce point l'Eglise catholique aux autres sociétés religieuses, sa transcendance s'impose sans nul doute.

Fr. Gonzalve PROULX, O. P.

Rome, Collège angélique, 5 avril 1921.

---

(1) "Le crépuscule du Luthéranisme", Eugène Boeglin, p. 59.
(2) Idem, page 25.
(3) Idem, page 37.

L'AMITIÉ D'APRÈS ARISTOTE ET S. THOMAS

Est-il quelqu'un pour qui vivre soit réellement vivre, s'il ne connaît le bonheur d'aimer et d'être aimé ? Lorsqu'il n'y a plus de tendresse et d'amour dans le coeur, la vie n'a plus de charme. Oui, l'homme a besoin d'aimer autant que de vivre. Toute sa vie n'est qu'une lutte pour ses amours. Bien plus, ne meurt-il pas pour ce qu'il aime ? Demandez à une jeune mère si son amour, qu'elle berce dans ses bras, ne lui est pas mille fois plus précieux que sa propre vie ! La nature qui façonne le coeur humain y jette cette mystérieuse passion qui fera à la fois son bonheur et son tourment ! L'amour n'est-il pas l'unique passion de l'homme, sa passion inspiratrice et motrice, la mesure même de sa vie ? Ne valons-nous pas surtout par ce que nous aimons ? C'est l'amour de l'argent qui a fait Judas, comme c'est l'amour du Christ qui a fait saint Jean; c'est l'amour inspiré de la chair qui a fait Madeleine pécheresse, comme c'est l'amour de Jésus qui a fait d'elle la repentante à qui beaucoup fut pardonné, parce qu'elle avait beaucoup aimé.

Mais, qu'est-ce donc qu'aimer ? Le sait-on ! Aimer ! Saint François de Sales, qui s'y connaissait, définissait ainsi: "Aimer, c'est aimer !" Il voulait dire qu'il se sentait incapable d'expliquer ce sentiment si complexe, et que pour rendre fidèlement ce qu'il éprouvait il n'y avait qu'un mot: "Aimer, c'est aimer !" Il définissait évidemment avec son coeur, qu'il ne voulait pas trahir par un langage imparfait.

La raison peut cependant disséquer cette passion, et, froidement, nous dire ce qu'elle est, quelles sont ses espèces. Mais, ne l'oublions pas, toute dissection ne livre que des parties mortes, et ne dit pas la vie: celle-ci lui échappe. Or, aimer, c'est vivre. Le scalpel

de la raison nous donnera donc les composants de l'amour, il ne touchera pas à sa vie ! En définitive, pour être complet et fidèle à son coeur, peut-être vaut-il mieux dire avec saint François de Sales: "Aimer, c'est aimer !"

Les Philosophes nous disent que l'amour est une inclination vers un bien connu. Il faut connaître avant d'être attiré. C'est le *Nihil volitum nisi praecognitum* des anciens, et Cicéron dit finement que "l'on doit aimer qui l'on connaît, et non pas avoir à connaître qui l'on aime."

Mais cette attirance peut avoir des raisons multiples, de là diverses sortes d'amour. Il y a l'amour de concupiscence, où celui qui aime cherche son bien propre dans l'objet aimé; l'amour de bienveillance, dans lequel on recherche le bien de l'aimé pour lui-même; enfin l'amour d'amitié, qui consiste en un amour de bienveillance partagé et fondé sur une communication en un bien quelconque. Voilà le plus parfait amour. C'est lui, sans doute, que définissait saint François de Sales: "Aimer, c'est aimer !"

C'est de l'amour que vient le nom de l'amitié. L'amour est l'artisan par excellence de toute union des coeurs. Tout amour, cependant, nous l'avons vu, ne réalise pas l'idée d'amitié, mais seulement l'amour qui est accompagné de bienveillance, c'est-à-dire l'amour qui nous fait aimer quelqu'un de telle sorte que nous lui voulons du bien. Nous ne voulons pas de bien aux choses que nous aimons; au contraire, nous nous voulons à nous-mêmes leur bien; dans ce sens nous aimons le vin ou un cheval ou autre chose semblable: ce n'est pas un amour d'amitié, mais un amour de concupiscence: il serait ridicule en effet de dire que quelqu'un a de l'amitié pour le vin ou pour un cheval.

Mais, la bienveillance elle-même ne suffit pas à constituer l'amitié, il y faut encore une certaine affection mutuelle, parce que l'ami est toujours l'ami d'un ami. Cette affection mutuelle est, en plus, fondée sur une communication en quelque bien.

Voilà ce que nous dit de l'amitié saint Thomas dans sa Somme et dans ses Commentaires sur Aristote.

C'est un plaisir de constater combien le vieil Aristote, le Philosophe, le Métaphysicien a su se faire tendre en traitant de l'amitié, au huitième livre des Ethiques. Il est charmant ! Après tout, la tête n'exclut pas le coeur, elle n'a que le devoir de le surveiller et de le guider, puisqu'il est aveugle ! Depuis Aristote plus d'un métaphysicien furent tendres, et si les âges futurs, malgré le positivisme toujours croissant, peuvent encore produire des métaphysiciens, il y en aura de très tendres !

Il y a donc trois composants de l'amitié: la bienveillance, l'affection mutuelle — *redamatio* — et une communauté de vie.

*
* *

La bienveillance n'est pas l'amitié, mais, il n'y a pas d'amitié sans elle, c'est elle qui la fonde, qui en est le principe.

L'amitié parfaite est celle des gens vertueux et qui se ressemblent par leur vertu. Car, ceux-là se veulent mutuellement du bien en tant qu'ils sont bons. Ceux qui ne veulent du bien à leurs amis que pour ces nobles motifs sont les amis par excellence. Voilà ce que nous lisons dans les Ethiques.

Non ce n'est pas en l'égoïste, qui se cherche partout, que vous trouverez un ami. En tout ce qu'il aime, c'est lui-même qu'il aime; s'il donne, c'est pour recevoir davantage, et qu'une circonstance malheureuse ferme votre main, il retire la sienne. C'est de ces faux amis qu'Ovide a écrit:

Donec eris felix, multos numerabis amicos,
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

L'égoïste est entré en bien des coeurs, jamais il ne leur a rien apporté, que souffrance et ingratitude. Ne donnez pas à l'égoïste le titre d'ami, c'est un parasite dont l'idéal est de vivre à vos dépens et aux frais de votre coeur.

Dans la véritable amitié c'est la personne aimée qui domine tout; nous la cherchons pour elle-même; son bien, ses intérêts, son bonheur, sa gloire seuls dictent notre conduite et nous font travailler pour elle jusqu'à

l'oubli total, jusqu'au sacrifice de nous-mêmes. Soumis à l'empire de ce sentiment, nous sommes impatients de donner à celui qui a gagné notre coeur. Préoccupés de lui, nous éprouvons le besoin de nous consacrer et de nous dévouer à lui; heureux de ses succès, charmés par la contemplation de sa perfection, de son bonheur, nous lui désirons les triomphes qu'il n'a pas encore obtenus, nous craignons de lui nuire ou de lui déplaire, nous nous efforçons de lui épargner les épreuves, les humiliations, la ruine; de prévenir, fût-ce à notre détriment, les coups qui le blesseraient; si c'était nécessaire nous nous appauvririons afin de l'enrichir, nous nous sacrifierions afin de le sauver, parce que nous l'aimons pour lui et non pour nous, parce que nous l'aimerions même si nous n'espérions de notre commerce avec lui aucun profit sinon celui de l'aimer.

Voilà l'amour de bienveillance qui fonde l'amitié. Saint Thomas, l'ami de Réginald d'Orléans, qu'il aima de toute son âme, nous le dit ainsi: Lorsque nous aimons quelqu'un amitié, nous lui voulons tout le bien que nous désirons pour nous-mêmes et nous considérons notre ami comme un autre nous-même: *Amicus dicitur esse alter ipse.* Et le saint Docteur nous rappelle le mot de saint Augustin: *Bene quidem dixit de amico suo, dimidium animae suae.* Vraiment oui, un ami est bien la moitié de notre âme.

Qui ne se souvient de cet émouvant passage de l'Enéïde où nous traduisions le récit de l'amitié de Nisus et d'Euryale. C'était beau à faire regretter davantage que Virgile eût parfois chanté des amours moins nobles et des soupirs moins purs. Nisus voit l'épée de Volcens se lever sur Euryale. Mais il veut tant de bien à cet Euryale, qu'il s'oublie lui-même. C'est cette vie précieuse qu'il faut sauver, la sienne n'est rien. Sa vie ! N'est-ce pas l'ultime preuve d'amour comme l'ultime bien qu'il peut donner ? *"Me, me adsum qui feci,* c'est moi, c'est moi qui ai tout fait, *ad me convertite ferrum,* me voici, frappez-moi !

Nous ne songions pas à voir le mensonge dans ce: *Me, me adsum qui feci*: c'est bien Nisus qui a tout fait,

puisqu'Euryale est son *alter ipse, dimidium animae suae,* la moitié de son âme et de beaucoup la plus chère.

Tel est le principe, tout le fond de l'amitié: un amour de bienveillance pour l'aimé qui va jusqu'à l'oubli, jusqu'au don total de l'aimant.

* * *

La bienveillance seule, si grande soit-elle, ne suffit pas à constituer l'amitié. Il faut de plus qu'il y ait réciprocité de sentiments, affection mutuelle. Il faut que la personne aimée connaisse le sentiment dont elle est l'objet et qu'elle donne à son tour une affection vraie. On est ami, dit Aristote, quand on aime et qu'on est payé de retour. L'amitié suppose cette affection réciproque et elle demande que les sentiments que chacun éprouve soient connus de l'autre. C'est ce que saint Thomas appelle la *Redamatio,* l'amour payé en retour.

En effet, vouloir du bien à quelqu'un et l'aimer ne suffit pas pour dire qu'il est notre ami, autrement le nombre des amis serait incalculable, et il est en fait si restreint que l'Ecriture nous dit: "Celui qui trouve un ami, trouve un trésor." A combien voulons-nous du bien, qui ne sont pas nos amis; combien d'âmes aimons-nous qui ne le sont pas davantage. C'est que la réciprocité de sentiments est absente, ou, si elle existe, elle est ignorée de ceux qui s'aiment.

Deux âmes pourront se vouloir beaucoup de bien, elles pourront s'aimer mutuellement, mais si elles ignoment leurs coeurs. Qu'est-ce, en effet, qu'un ami, sinon mais si elles vont toujours côte à côte sur deux voies parallèles sans jamais se rencontrer, si jamais elles n'arrivent à échanger leurs coeurs, à devenir plutôt un seul coeur battant en deux poitrines, une seule âme vivifiant deux corps, elles auront toujours porté en elles des trésors d'affection, elles n'auront jamais goûté les douceurs de l'amitié.

Il n'y a d'amis que ceux qui se donnent mutuellement leurs coeurs. u'est-ce, en effet, qu'un ami, sinon celui à qui l'on fait part de son amour, celui auquel on se joint et on se lie par une union si étroite, que des

deux il ne s'en fait qu'un, à qui enfin on se donne comme à un autre soi-même ! Rien au monde de plus délicieux que cet échange de tendresse, que cette effusion des coeurs, que cette réciprocité de zèle et de bons offices.

Il n'y a pas de cette mutuelle affection, de ce don réciproque de soi-même de plus bel exemple que celui de Jonathas et de David. Lorsque le fils du Roi vit le berger, fils d'Isaïe, qui était blond, de belle figure, mais d'une âme plus belle encore, son âme lui échappa pour ainsi dire, et s'attacha à celle de David. "Dès lors, dit l'Ecriture, l'âme de Jonathas fut attachée à l'âme de David, et Jonathas l'aima comme son âme. Il fit alliance avec David parce qu'il l'aimait comme son âme. Il ôta le manteau qu'il portait pour le donner à David, il lui donna ses vêtements, même son épée, son arc et sa ceinture." Il serait impossible de dire lequel des deux aima l'autre davantage. Quand ils se séparèrent il est dit que David surtout fondit en larmes. Comme il tirera de son coeur d'émouvants accents quand la mort lui ravira la moitié de son âme: "Je suis dans la douleur, Jonathas, mon frère, tu faisais tout mon plaisir; ton amour pour moi était admirable et au-dessus de l'amour des femmes." Jusque par delà la mort David poursuit Jonathas de son amour, et sa bienveillance retombe sur le fils de son ami: "Ne crains rien, dit David à Méphisboschet, je veux te faire du bien à cause de Jonathas, ton père."

C'est là l'affection qui fait l'amitié: affection partagée, qui de deux vies n'en fait qu'une, qui de deux coeurs n'en fait qu'un: affection qui attache tellement deux âmes l'une à l'autre, que vouloir les séparer c'est vouloir leur tourment, ainsi décrit par saint Augustin: "La douleur de sa perte, voilà mon coeur de ténèbres. Tout ce que je voyais n'était plus que mort. La patrie m'était un supplice et la maison paternelle, une étonnante désolation. Mes yeux le demandaient partout et il m'était refusé. Tout m'était odieux parce que tout était vide de lui, que plus rien ne pouvait plus me dire: "Il vient, le voici !" Horace avait écrit déjà: "Puisqu'une force cruelle m'a ravi trop tôt cette moitié de mon âme, qu'ai-je à faire de l'autre moitié, séparée de celle

qui m'était bien plus chère. Le même jour nous a perdus tous deux !"

*
* *

Le troisième élément, celui qui couronne l'amitié, c'est la communication en un bien quelconque. L'amitié, avons-nous dit, de deux êtres n'en fait qu'un ; l'ami s'identifie avec son ami, dès lors il veut vivre la vie de son ami comme la sienne propre, ainsi se réalise le proverbe : "Entre amis tout est commun."

La raison de cette communication entre amis se trouve dans la genèse même de l'amitié. L'amitié, disent Aristote et saint Thomas, n'est pas la conséquence d'une impulsion passionnelle, mais le fruit de l'élection, du choix libre. Deux hommes ne peuvent se dire amis avant de s'être montrés dignes l'un de l'autre. L'amitié n'est pas quelque chose qui s'improvise, elle exige une connaissance mutuelle et préalable. Et l'on ne peut guère se connaître mutuellement, dit le Philosophe, avant d'avoir mangé ensemble quelques boisseaux de sel.

C'est ainsi, dans un commerce et des relations prolongés que naît l'amitié. Que lui faudra-t-il pour vivre, s'entretenir, se développer toujours ? Rien autre chose que ce qui l'a fait naître. C'est pourquoi, rien n'est si propre, rien n'est si cher, rien n'est si nécessaire aux amis que le "vivre ensemble", que cette communauté de vie, surtout par la parole et la pensée. "Nous avons vécu d'un amour étroit ; un même travail, une même volonté nous ont fait une âme unique ; rien ne plaisait à l'un que l'autre n'aimât de même. Une maison nous réunissait, une table nous nourrissait. Joies, douleurs, événements heureux ou malheureux chez l'un touchaient l'autre ; les sentiments étaient pareils et égaux."

Communiquer dans une même vie, n'est-ce pas communiquer dans le plus grand des biens ? Rien dans une intelligence que l'autre ne connaisse, rien dans un coeur que l'autre n'éprouve, rien dans toute une vie qui ne soit caché à l'autre. Hormis le secret de la confession, saint Thomas dit de toute confidence naturelle qu'elle est communiquable à l'ami. C'est là, dit-il, un vrai signe d'amitié. Les amis n'ont qu'un coeur et qu'une âme,

ainsi, ce que l'un révèle à l'autre c'est comme s'il se le disait à lui-même dans un monologue.

Cette communication peut s'entendre encore d'une communication en des biens réels. Il n'en faut cependant pas trop restreindre le sens. Ce peut être la communauté de sang, de logis, de table, de profession, de labeur quotidien. Ce fait matériel, d'ailleurs, n'est pas ce qui fonde directement et immédiatement l'amitié, surtout si on l'entend de "l'avoir en commun de certaines choses dont on jouit à titre égal."

La bienveillance et l'affection mutuelles ont parfois souffert de la communauté de biens. N'est-il pas vrai que les intérêts matériels ont causé plus d'une brisure ? "Il ne faut souvent, dit Cicéron, que quelques écus pour montrer la fragilité de l'attachement d'un homme." Le vieux romain avait sans doute vu des amitiés sombrer dans la course aux honneurs, car il ajoute: "Rien n'est plus rare que de trouver un ami sincère parmi les hommes publics et qui courent la carrière des honneurs." Ailleurs, ce sont les coeurs sincères qui pleurent une amitié en laquelle ils avaient cru. Et les strophes du "Vase brisé" reviennent d'elles-mêmes à l'esprit.

*
* *

Et maintenant, l'amitié existe-t-elle ? Lisons cette page de Lacordaire, elle est sortie de son grand coeur *plus fort que le diamant, plus tendre qu'une mère*:

"L'amitié est-elle autre chose qu'un nom sublime et consolant ? N'est-ce pas un songe ? Il y a des mères qui aiment leur fils; il y a des épouses qui aiment leurs époux. Ce sont des liens imparfaits, mais ils existent: l'amitié existe-t-elle ? N'est-ce pas une fleur de jeunesse qui se flétrit avant le printemps ? N'est-ce pas un de ces nuages d'or qui apparaissent au lever du matin et qui ne voient jamais le soir ? Dois-je inscrire l'amitié parmi les rêves de la postérité d'Adam ? Mais l'Evangile m'arrête, ma propre histoire m'arrête aussi. Sans doute, j'ai laissé sur le chemin, comme des dépouilles profanées, bien des affections qui m'avaient séduit; j'ai vu périr dans mon coeur l'immatérielle beauté de plus

d'une âme aimée. Cependant, il me serait aussi difficile d'être incrédule en amitié que de l'être en religion et je crois à l'attachement des hommes comme je crois à la bonté de Dieu. L'homme trompe, et Dieu ne trompe jamais: c'est là leur différence; l'homme ne trompe pas toujours: c'est là sa ressemblance avec Dieu. Créature faible et faillible, son amitié a d'autant plus de prix qu'il la conçoit et la porte dans un vase plus fragile. Il aime sincèrement dans un esprit sujet à l'égoïsme; il aime purement dans une chair corrompue, il aime éternellement dans un jour qui finit: je le crois, je le sais."

Voilà le credo de Lacordaire en l'amitié. Comme lui, croyons à l'amitié. Je crois à l'amitié des hommes comme à la vertu, comme je crois à mon âme et à ses aspirations. J'y crois surtout quand je vois le Christ reposer Son coeur à Béthanie, quand les larmes de Madeleine Le font frémir et pleurer.

Oui, l'amitié existe, mais elle ne fleurit pas dans toutes les âmes.

On raconte, écrit Maxime du Camp, qu'à l'heure où souffle le vent du soir, on entend passer sur le désert comme le bruit d'un long sanglot: "Ecoute, dit alors l'Arabe, écoute: c'est le désert qui pleure parce qu'il voudrait être prairie."

O la tristesse du coeur désert qui voudrait être prairie !

Fr. P.-M. GAUDRAULT, O. P.

Ottawa, 1er avril 1921.

CHRONIQUE

LE THOMISME CHEZ LES LAICS

Cette fois c'est d'Allemagne que nous vient le message annonciateur d'une renaissance philosophique à laquelle les "horreurs de la guerre" et la mort récente (1919) du philosophe-tyran Haeckel n'auront pas peu contribué. En France nous avons constaté (Rev. dom., mars 1921) que théoriquement la libération du territoire envahi par la pensée allemande est déjà un fait accompli; bien que les effets d'une telle invasion, demi-séculaire, ne puissent disparaître en trente mois; et bien que pratiquement, selon M. Robert Vallery-Radot, (*Devant les idoles*) la Société des Nations comme le Traité de Versailles "puent Kant à plein nez". Il faut s'attendre à plus de lenteur dans le revirement, même partiel, de la pensée philosophique en Allemagne. C'est la patrie d'Albert le Grand, sans doute, mais aussi de Luther, de Kant et de Hegel. Comment débarrasser l'âme allemande de l'antique ferment de la réforme, et du vieux fonds de criticisme idéaliste, hérité des "grands penseurs trancendentaux", comme on disait du temps de madame de Staël et de Cousin, voire même du temps de maître Burdaux, le célèbre professeur de Louis le Grand.

N'allons pas imaginer pourtant que l'Allemagne pensante soit dépourvue de tout élément de réaction. Quelques esprits sérieux, dont l'entreprise est qualifiée d'héroïque par M. Jacques Maritain (*Revue universelle*, 15 mars 1921), travaillent au rétablissement de la science métaphysique et du criticisme réaliste, osent soutenir qu'il existe un monde indépendant des phénomènes de conscience. Parmi eux se distinguent Hermann Schwarz, William Stern, August Messer et Oswald Külpe, ce dernier mort en 1915, au moment qu'il venait de se tailler un juste renom dans le monde des psychologues.

S'il y a loin des efforts précités à une restauration en bloc du thomisme, on ne doit pas désespérer de les voir se coordonner un jour en une synthèse supérieure. Déjà l'on constate en Allemagne l'existence d'un mouvement néoscolastique ayant pour principaux représentants MM. Geyser, Cathrein, Pesch et Gutberlet. Quelques revues, comme *Divus Thomas* et *Jahrbuch für Philosophie und spekulative Theologie*, propagent également la saine doctrine, tandis que doit paraître à brève échéance, sous la direction d'éminents professeurs, de Munich, de Tubingue et de Munster, une collection destinée à exposer "de façon rigoureuse et en termes clairs" toutes les parties de la philosophie scolastique. A cette poussée laïque devrait s'adjoindre la contribution du haut clergé national, et pourquoi pas celle des races étrangères ? Qui nous dit par exemple que l'esprit français, redevenu libre et conquérant comme autrefois, soucieux de réparer l'erreur initiale du XVIIIe siècle et la funeste abdication du XIXe, ne sera pas dans l'avenir un instrument de rénovation thomiste en pays ennemi comme en terre alliée ?

LE CONGRÈS FÉMININ

Le Congrès de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, tenu à Montréal, en avril dernier, a remis en pleine lumière ce fait suggestif qu'un bon nombre de jeunes femmes, ayant des loisirs à leur disposition, les veulent employer autrement qu'à plaire aux hommes, jouer au tennis et manger des chocolats. Ce fait, puissamment avéré aujourd'hui, me semble avant tout de bonne augure, sans qu'on puisse toutefois conseiller à ces dames de faire la sourde oreille à quiconque ose formuler un grief ou faire valoir une appréhension.

La nature elle-même s'est chargée de fixer des limites à l'*action* féminine ; *théoriquement*, il n'en reste guère d'assez renfrognés de nos jours pour imposer des bornes au *savoir* féminin ; *pratiquement*, ça devient une question de mesure, de prudence, de subordination des devoirs. Mais puisque la vie moderne, économique ou

sociale, expose la femme à mille éventualités, inconnues des grand'mères, quoi de plus légitime que de se préparer à y faire face du jour au lendemain. Exemple: je suis opposé présentement au vote des femmes dans le Québec; mais le jour où il deviendrait (comme tout récemment en Italie) indispensable pour suppléer à l'incurie du sexe fort ou à l'incohérence des forces catholiques et nationales, ne serais-je pas bien aise de trouver la gent féminine adaptée à ses fonctions neuves par un examen mûri de ses devoirs civiques.(1)

La simple énumération des problèmes touchés par les déléguées nécessiterait déjà beaucoup d'espace. Il nous convient particulièrement de parler ici, en premier lieu, des Cercles d'études féminins. L'attention diligente que le Congrès sut leur témoigner, les discours prononcés, les rapports lus sur l'importante matière ont démontré une fois de plus la nécessité de multiplier pareils groupements en marge, ou plutôt au-dessus de la plupart de nos organisations féminines. Les aveugles conducteurs d'aveugles se recrutent suffisamment parmi les hommes, et la jeune fille ou la jeune mariée qui conserve une répulsion pour l'étude avec ses autres souvenirs de couvent, fera bien de confiner son influence dans le cercle domestique ou dans des oeuvres de charité peu compromettantes. Comment doivent étudier les autres ? Suivre des cours et conférences est bon; cependant l'on y puise des connaissances sérieuses, plutôt qu'un véritable *formation de l'esprit*. Ecoutons le révérend Père Gillet, professeur au Couvent d'Etudes de la Province dominicaine de Paris, faisant rapport à la *Société bibliographique* de sa récente expérience à ce sujet.

Il y a trois ans, j'ai organisé à l'Institut Sainte-Clotilde un cours de *Philosophie religieuse* qui compte, à l'heure qu'il est, environ deux cent cinquante étudiantes recrutées aprmi les jeunes

(1) A la même date, c'est-à-dire les 23, 25 et 26 avril, avaient lieu à Paris les Journées sociales féminines, organisée par l'*Action sociale de la Femme* et la *Commission d'Education sociale civique de la Femme*. Le programme des questions mises à l'étude comportait dans ses grandes lignes: Première journée: "La famille et la société moderne", présidence de M. A. Champetier de Ribes; deuxième journée: "La crise économique actuelle", présidence de M. Philippe de Las Cases; troisième journée: "Nouvelles obligations civiques de la Femme", présidence de M. Georges Goyau.

filles et les femmes du monde. Leur persévérance à suivre un cours qui exige de leur part de sérieux efforts intellectuels est déjà remarquable; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est l'attention soutenue qu'elles y apportent, et les fruits spirituels que la plupart en retirent. Cela seul suffirait à démontrer, contre ceux qui prétendent le contraire, que la science religieuse est plus profitable à la foi d'une femme que l'ignorance. Toutefois, j'ai remarqué que même les femmes les plus intelligentes qui suivent ce cours ont moins de peine à en saisir les idées qu'à se les assimiler; leur intelligence est plus passive qu'active; elles reçoivent largement, mais ne rendent pas dans les mêmes proportions. A quoi cela tient-il? Tout simplement à un manque d'éducation intellectuelle. On ne leur a pas appris à penser par elles-mêmes, à réagir sur leurs propres pensées pour bien les maîtriser et ensuite les formuler avec aisance. Cet effort intellectuel leur paraît au-dessus de leurs forces; elles en ont peur. Et cette peur se manifeste partout, dans leurs conversations, dans leurs lectures, dans leurs méditations. C'est pourquoi leurs lectures, même comprises, leur profitent à peine. Elles courent sur les idées au lieu de s'y arrêter, de les analyser, de s'en pénétrer, d'en faire comme leur propre substance.

C'est en me rendant compte de cette faiblesse intellectuelle qui est bien plus encore une maladie de la volonté que de l'intelligence, que l'idée m'est venue de fonder, avec les mêmes éléments, des cercles d'études féminins, mois pour apprendre quelque chose à mes auditrices que pour leur apprendre à se servir de leur intelligence, autrement dit à penser. Et le succès a dépassé de beaucoup mes espérances, d'autant que de mauvais prophètes — il y en a toujours plus que de bons — m'avaient prédit un échec retentissant.

Voici comment nous nous y prenons. Tous les lundis matins je réunis une soixante de femmes du monde. Nous avons pris pour sujet de nos études, cette année, les preuves de l'existence de Dieu. Chacune de ces preuves est analysée à fond, en évitant autant que possible les termes techniques. La leçon, ou plutôt la causerie dure une heure; au cours de mes explications, j'écoute, et au besoin je provoque certaines questions qui me permettent de constater si oui ou non j'ai été compris. Le lundi suivant ces femmes se réunissent entre elles dans trois cercles différents, et, après avoir écouté la lecture de la leçon précédente sténographiée, se communiquent leurs impressions, discutent certains points, posent ou résolvent certaines objections. Rentrées chez elles, elles font un travail personnel de réflexion sur ce qu'elles ont compris et m'en remettent la copie que je corrige et dont je rends compte à la réunion suivante.

Depuis sept mois que cela dure, j'ai pu constater l'efficacité de cette méthode. Un peu déconcertées au début par la nouveauté d'un pareil travail de réflexion, la plupart en ont surmonté les difficultés et en viennent à donner un tour vraiment personnel aux idées les plus élevées et les plus abstraites.

On voit ici, du même coup, l'importance des cercles et le rôle éminent du directeur. Le choix de ce dernier est plus difficile en Canada, où les mieux instruits parmi les prêtres ne possèdent pas au même degré que leurs confrères de France le don et le désir de communiquer leur savoir. On peut se demander toutefois si l'en-

seignement post-scolaire féminin est beaucoup plus avancé sur les rives de la Seine. En tout cas, la comparaison n'est plus impossible, grâce en partie au bon travail de la Fédération.

Le Congrès n'a pas oublié de mettre à l'étude la préparation technique — ouvrière ou professionnelle, — de la femme. Ici encore il devait s'inspirer des plus cruelles nécessités du jour.

L'organisation de la vie moderne oblige beaucoup de familles peu fortunées à diriger leurs filles vers un métier ou une profession libérale. La question d'argent talonne tout le monde. Les chances d'un mariage bien assorti sont devenues rares surtout par ces temps de crise économique. Dans les grandes villes encore, il y a peut-être plus de choix ou plus de chances; mais, dans une petite ville où chacun se trouve classé, étiqueté, évalué au plus juste prix, si la malheureuse jeune fille ne rencontre pas, avant vingt-quatre ou vingt-cinq ans, un épouseur dans son petit cercle d'amis ou de relations, il est bien probable qu'elle fera tapisserie toute sa vie. *Il lui faut donc des armes, là où jadis auraient suffi des charmes.* Si ses parents ont de l'aisance, elle peut se consacrer aux oeuvres charitables, et oublier sa peine et son ennui, en donnant son effort aux autres; s'ils ont peu de ressources, avec beaucoup d'enfants, elle sera tentée de ne plus être à leur charge et d'utiliser en même temps son activité et les forces de sa jeunesse. Puisque rien ne fait prévoir un changement radical dans l'ordre ou plutôt le désordre économique actuel, ni le retour en masse des femmes aux fonctions les plus naturelles de leur sexe, souffrons que les plus jeunes du moins se préparent diligemment à ce que la société plus tard exigera d'elles.

On ne saurait trop remercier les organisatrices du Congrès d'avoir fourni à la *Ligue des femmes chrétiennes* l'occasion de s'affirmer publiquement, avec ses dix milles membres et son courageux programme de réaction contre les idées et les modes païennes. Le règne de l'impudeur ou le retour au paganisme, telle est le commun cri d'alarme de tous ceux qui, ayant des responsabilités officielles, ont le droit et le devoir de pro-

tester officiellement. C'ets le cri de Montréal (*Lettre pastorale de Mgr Bruchési*) répondant au cri de Paris (*Discours de rentrée de Mgr Baudrillart, à l'Institut catholique*), au cri de Berlin (*Lettre collective des évêques allemands*), au cri de Rome (*Discours du Pape au Congrès de l'Union féminine catholique*). Puisse ce cri être entendu efficacement des mères canadiennes-françaises auxquelles madame Edmond Brossard, instigatrice du mouvement, donnait comme mot d'ordre final au Congrès : *vouloir !*

DANS L'ORDRE

—En cette année jubilaire 1921, l'Ordre de Saint-Dominique compte parmi les dignitaires de l'Eglise deux cardinaux, six archevêques, dix-neuf évêques, un administrateur apostolique et six préfets apostoliques.

—Le T. R. P. Leca, *Socius* du Maître Général, vient d'être nommé Consulteur de la S. Congrégation des Rites.

—Un Congrès de la Confrérie du Rosaire aura lieu prochainement dans la Ville Eternelle.

—Nous recommandons vivement à la jeunesse étudiante, tant séculière qu'ecclésiastique ou religieuse, la lecture méditée du récent volume du Père Sertillanges, intitulé *La vie intellectuelle,* et mis en vente au prix de 8 f. 60, franc de port, à la Librairie des Jeunes, 3, rue de Luynes, Paris, (VIIe).

—Les RR. PP. Raphaël Turgeon et Louis-Marie Sylvain ont été promus au sacerdoce le samedi 21 mai, en la Basilique d'Ottawa, par Sa Grandeur Mgr Charles-Hugh Gauthier.

—Le R. P. Jean-Baptiste Boivin, entré prêtre dans l'Ordre, a fait profession solennelle le 27 mai.

Fra DOMENICO.

Superiorum permissu *De licencia Ordinarii*

Duckett & Duckett

ASSURANCES

Pour les Cies North British & Mercantile, London, Liverpool & Globe, Atlas, Northern, Commercial Union, etc.

TAUX SPECIAUX POUR LES EGLISES

161 Girouard, ST-HYACINTHE

TÉLÉPHONE BELL 31.

---

5 rue Mosgrave - OTTAWA - Tel. Rid. 295

LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE D'OTTAWA

(Ottawa Printing Co)

FONDEE DEPUIS AU DELA DE 25 ANS

LIVRES, — BROCHURES, — CALENDRIERS, — CIRCULAIRES, — EN-TÊTES DE COMPTES, — RELIURE, — ETC.

A publié : LE PROBLEME SCOLAIRE du T. R. P. A. Marion, O. P.—DIVORCE (éd. anglaise) du T. R. P. C. Forest, O. P.—BEAUHARNOIS du Rév. P. A. Leduc, O. P.—LA RESISTANCE AUX LOIS INJUSTES, du R. P. A. M. MIGNAULT, O. P.

MIEL

RUCHER DE

CHS. PELOQUIN, APICULTEUR. **ST-HYACINTHE, P. Q.**

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE CANADIENNE

LANGEVIN & FILS

(Successeurs de La Cie LANGEVIN)

FABRIQUANT UNE LIGNE GENERALE DE BISCUITS

Tel. Bell 197 — 82 RUE SAINT-ANTOINE

ST-HYACINTHE, P. Q.

M.O. DAVID & Cie,

Enrg.

Marchands-Tailleurs

84 et 86 rue St-Simon, St-Hyacinthe

Grand Assortiment de

HARDES FAITES

Habillements faits sur commande à court avis.

Fourrures, Chapeaux et Casquettes

BROUSSEAU & Fils,

Marchandises Sèches

et Nouveautés. . .

67 Rue St-François

ST-HYACINTHE

TELEPHONE 30.

J. D. DESROSIERS — ARMAND SEGUIN

Desrosiers & Seguin

MARCHANDS DE

Chaussures, Claques, Valises, Etc.

148 RUE CASCADES — ST-HYACINTHE, Q.

Téléphone Bell 401

Casavant Frères

FACTEURS D'ORGUES

St-Hyacinthe, P. Q.

MAISON FONDÉE EN 1879.

ORGUES A TRANSMISSION, ELECTRIQUE PNEUMATIQUE OU TUBULAIRE, SOUFFLERIE ELECTRIQUE ET HYDRAULIQUE.

Arthur Ledoux

OPTICIEN BIJOUTIER

ST. HYACINTHE, P.Q.

TEL. No:10 — 201 RUE CASCADES.

L. P. MORIN & FILS ENREG.

ENTREPRENEURS-MENUISIERS

MANUFACTURIERS DE

PORTES, CHASSIS, JALOUSIES,
MOULURES, DECOUPAGES, ETC., ETC.

SPÉCIALITÉ

Bancs d'Eglises, de Sacristies et d'Ecoles

Tout ouvrage fait promptement. Satisfaction garantie.

Coin des rues

St-Joseph et St-Antoine, - - St-Hyacinthe, P.Q

EMILE SOLIS

Libraire en gros et en détail.

Assortiment complet d'Articles de Bureaux, Fournitures classiques, Livres, Objets de Piété et de Fantaisie, etc.
Spécialité : Huile d'olive pour Sanctuaire, Livres de récompenses,

Rue Cascades. - - - SAINT-HYACINTHE

UNIQUE au MONDE

Extraction des nerfs dentaires absolument sans douleur en 5 ou 10 minutes, suivie immédiatement de l'obturation et de la prothèse complète en une seule séance.

Ce traitement, inventé et pratiqué avec succès par le Dr J. N. Paul Fournier depuis huit ans, est unique au monde et fait l'étonnement de tous les professionnels en art dentaire.

Pour plus amples informations, s'adresser au

BUREAUX DU DR J. N. PAUL FOURNIER

182 Rue Girouard,

Téléphone 40 St-Hyacinthe, Qué.

TEL. BELL : Magasin 27. — Résidence 83.

HUBERT & DUPONT

Successeurs de Joseph Lebrun

MARCHANDS DE

Grains et Farines, de toutes sortes,

Son, Gru, Moulée, Graines de Semence.

Coin des Rues St-Antoine et Mondor

ST-HYACINTHE, Qué.

Telephone Bell 310 Carrosse Carriage **No 2**

JOSEPH BERTRAND

COCHER - CARTER

Entrepreneur de Pompes funèbres

No. 30 rue Laframboise

ST-HYACINTHE, QUE.

No. 30 Laframboise St.

Ecurie de Louage, Carrosses simples et doubles, pour Mariages, Baptêmes, etc
Automobile. EXPRESS.

LE BAZAR

U. FOURNIER

OBJETS DE PIETE, ARTICLE DE FANTAISIE,
EFFETS DE LIBRAIRIE, - BIJOUTERIES

109-111 Rue Cascades, ST-HYACINTHE, Que.

Matthews-Blackwell, Ltée

Entrepôts frigorifiques.—Marchands de Produits

EN GROS

Renommés pour "Sweet Clover Brand"
Beurre de Crêmerie, Etc.

OTTAWA, 44 Nicholas.

CHAPELETS, MEDAILLES, loquets-médaillons du scapulaire, chainettes **en or, en argent** et **en métal, livres de prières, imagerie, papeterie, fournitures scolaires.**

SERRE-GRENIER

76, RUE RIDEAU, *OTTAWA.*

DEMANDEZ NOS CATALOGUES.

Moyneur Limitée

MARCHANDS A COMMISSION

BEURRE, FROMAGE,
ŒUFS, LARD ET
PRODUITS, etc.etc.

12 et 14 rue York

OTTAWA, Ont.

Phone : Rideau 2306-2307

Etablie en 1885 Phone 5146

Alphonse Couture

HORLOGER, BIJOUTIER
ET OPTICIEN

RÉPARATIONS DE VASES SACRÉS

51 rue Principale, HULL, P.Q.

J. E. LIVERNOIS, LTEE,

IMPORTATEUR EN GROS

PRODUITS CHIMIQUES REMEDES BREVETES,
PARFUMS, ETC, ETC.

Rue St-Jean, - - - - QUÉBEC, Canada

La Banque Provinciale
DU CANADA

Incorporée par acte du Parlement en juillet 1920.

Capital autorisé	$ 5,000,000.00
Capital payé et surplus	$ 4,300,000.00
Actif total : au delà de	$40.000,000.00

Siège Central : 7 et 9, Place d'Armes,
MONTREAL, CAN.

Conseil d'Administration :

PRÉS : L'Hon. Sir H. LAPORTE C. P	M. G.-M. BOSWORTH
Ex-maire de Montréal	M. L.-J.-O. BEAUCHEMIN
VICE-PRÉS : M. W.-F. CARSLEY	M. MARTIAL CHEVALIER
VICE-PRÉS ; TANCRÈDE BIENVENU	L'Hon. NÉMÈSE GARNEAU, C. L.

BUREAU DES COMMISSAIRES CENCEURS
PRÉSIDENT ; L'Hon Sir ALEXANDRE LACOSTE, Ex-juge en chef.
VICE-PRÉSIDENT : Hon. N. PÉRODEAU, N. P.
M. S.-J.-B.-ROLLAND, Président de la Cie de papier Rolland.

250 bureaux dans les provinces de Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick et Ile du Prince-Edouard.

ASGRAIN & HARBONNEAU

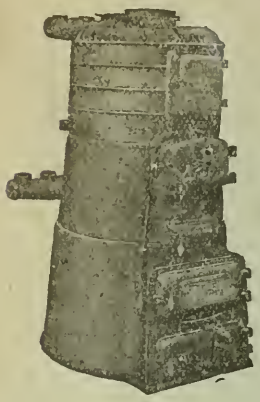
PHARMACIENS EN GROS
INSTRUMENTS DE CHIRURGIE

30, RUE ST-PAUL EST
MONTREAL

A. AMYOT & CIE

MANUFACTURIERS DE
VETEMENTS EN GROS, POUR HOMMES ET ENFANTS
ST-HYACINTHE, P. Q.

Plomberie - Chauffage



Installations durables et économiques d'après les méthodes les plus sanitaires et les plus modernes.

J. ALPH. LANGELIER

Ottawa - Ont.

310 - 312 - 314 rue Wellington
Téléphones : Queen 581 et 582

Travail garanti - Prix modérés

SPÉCIALITÉS : Systèmes de Chauffage pour églises, couvents, monastères et édifices publics.

DEMANDEZ NOS PRIX

O'Reilly & Bélanger, LTÉE

MARCHANDS DE CHARBON

GROS et DETAIL — Toutes sortes.

OTTAWA

Bureau, 38, rue Sparks — Téléphone : Queen 860-861

S. J. MAJOR, LIMITÉE

EPICIERS EN GROS et

Importateurs de Vins et Liqueurs,

126 à 136 Rue York

OTTAWA, Ont.

SPÉCIALITÉ : — **Vin pour Sacrifice de la Messe, Huile de Sanctuaire, Cierges, Chandelles, etc.**

CHAPELLERIE SPECIALE

POUR LE CLERGÉ

CHAPEAUX ROMAINS de Peluche, de Soie, de Feutre, de Cachemire et de Paille Palmier.

Les commandes par la poste sont exécutées le jour même qu'elles sont reçues.

SATISFACTION GARANTIE.

CHAS. DESJARDINS & CIE, LTEE

130, RUE ST-DENIS, MONTREAL, CANADA.

Vous allez en Europe? Par la ligne directe

FRANCE

DE LA

Compagnie Générale Transatlantique

De **NEW-YORK** à **LE HAVRE-PARIS** ou de **NEW-YORK** à **BORDEAUX**

AGENTS : GENIN, TRUDEAU & CIE LIMITEE

Téléphone : MAIN 2078

22 NOTRE-DAME OUEST, **MONTREAL, Qué.**

Téléphone, No 37.

La Compagnie d'Imprimerie et Comptabilites de St-Hyacinthe

— A responsabilité limitée —

(Successeurs de l'Imp. du Courrier de Saint-Hyacinthe et de la Dominion Loose Leaf Ltd.)

Impressions de toutes sortes, Reliure, Réglage, Livres blancs

Spécialité : Comptabilités à Feuillets Mobiles.

ESTIMES FOURNIS SUR DEMANDE

Bureau et Atelier, 70 rue Ste-Anne - - ST-HYACINTHE